

Apocalypse 21,1-8 :

1Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. 2Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. 3J'entendis du trône une forte voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. 4Il essuiera toute larme de leurs yeux, la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.

5Celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il dit : Écris, car ces paroles sont certaines et vraies. 6Il me dit : C'est fait ! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. À celui qui a soif, je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement. 7Tel sera l'héritage du vainqueur ; je serai son Dieu, et il sera mon fils. 8Mais pour les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les débauchés, les magiciens, les idolâtres et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre : cela, c'est la seconde mort.

Le livre de l'Apocalypse, rien que son nom fait peur. Et pour cause, on réduit souvent ce livre à un champ de catastrophes, de guerres, d'effrois. C'est vrai en partie, car l'Apocalypse de Jean, comme d'autres apocalypses, telle celle d'Ésaïe 24 ou celles que l'on trouve dans la littérature intertestamentaire, ces livres écrits à la croisée des 2 testaments, nous disent que le Royaume de Dieu vient, non pas comme un processus naturel, comme la suite logique de l'histoire et de l'action des hommes, mais en opposition, en conflit avec le monde qui le refuse. Finalement ce livre étrange nous dit ce que nous savons bien, que l'évangile n'est pas une parole mondaine. Si l'évangile ne dérangeait pas, ne brusquait pas, ne déplaçait pas, on pourrait se demander si ce serait encore l'évangile. La bonne nouvelle ne se conforme pas aux idoles de ce monde, elle les prend à rebrousse-poil. Jésus annonce l'amour du Père autant qu'il renverse les tables des marchands.

Mais l'Apocalypse nous livre tout de même une bonne nouvelle et ce, de deux façons. La première, en nous annonçant qu'il n'y aura pas de temple dans ce Royaume et pour cause, la présence de Dieu sera pleine et entière au milieu de son peuple. Entendons que la relation sera rétablie. La foi nous dit ce merveilleux livre, s'en va vers une rencontre joyeuse et épanouissante. La foi ne décevra pas et chacun sera rétabli dans sa dignité d'enfant de Dieu. Rétabli, ou plutôt révélé dans cette identité jusque-là abîmée par le monde, par le malheur etc. La foi est donc promise à la rencontre.

Mais cette fin s'exprime aussi par la consolation et la guérison. Plus de larme, plus de mort. Notre existence est marquée par toutes sortes de limites dont la maladie et la mort. Ces limites volent en éclat, mais attention, non pas pour nous promettre de devenir des surhommes. Un Père de l'église, Grégoire de Nysse, a eu cette parole qui a fait flores, « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* ». Non, Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne vraiment homme ou humain. L'éternité promise n'est pas la promesse d'une toute puissance, car si tel était le cas nous ne serions pas sauvés mais toujours prisonniers de nos pulsions intérieures dont le désir de puissance est le plus enraciné. Le salut est l'acceptation de notre condition humaine comme une grâce. Si la souffrance et la mort sont les plus graves questions que posent l'existence à notre foi, l'Apocalypse y répond sans donner d'explication mais en affirmant qu'il y a un au-delà de la souffrance de la mort ; ni explication ni moins encore de

justification, mais la promesse d'un face à face avec Dieu. La promesse que ce face à face ne sera plus jamais entravé par la peine.

Avouez, qu'au-delà de l'étrangeté de l'écriture de ce livre, la promesse vaut la peine d'être méditée et conservée précieusement. Elle récapitule l'histoire entre Dieu et les humains, elle fait directement écho au récit de la Genèse. Si dans le jardin d'Éden, l'humain a choisi plutôt que la relation avec le Seigneur, l'autonomie, le fait d'être pour lui-même sa propre Loi en mangeant du fruit de la connaissance du bien et du mal, si la rupture de la relation entre Dieu et le premier couple a engendré la domination de l'un sur l'autre, la souffrance et la violence ... L'Apocalypse annonce la restauration de cette relation et la guérison de l'humanité et de la nature, on l'oublie trop souvent avec la promesse de l'arbre de vie « *qui donne son fruit chaque mois et dont les feuilles servent à la guérison des nations* ». C'est une poésie dans laquelle il faut entrer mais qui annonce, comme l'ont fait les prophètes d'Israël le salut de la création tout entière, l'homme et la nature.

Pour autant, cette fin qui est le rétablissement de tout chose, n'est pas un retour à la case départ comme si rien ne s'était passé. Ni une fin, ni un retour sur soi, ce livre est une ouverture, comme à l'opéra, laquelle nous introduit dans une autre histoire qui nous échappe évidemment. Pour autant il reste des traces de ce passé, tout n'est pas comme au commencement. Qu'est-ce qui a changé ? c'est, comme la magistralement commenté Jacques Ellul, la présence de la ville. De la Genèse à l'Apocalypse, la Bible nous invite à un voyage qui part du Jardin d'Éden à la Jérusalem céleste.

Du jardin à la ville il s'est passé quelque chose car la ville n'est pas immédiatement, en tout cas dans les écritures, un lieu de promesse. Au contraire. La première ville dans le livre de la Genèse, 4,17 est bâtie par un assassin, Caïn. Plus tard les hommes veulent ériger au cœur de leur ville une tour qui touche le ciel, la ville est ainsi l'expression de la démesure humaine. A Sodome et Gomorrhe, la ville est le lieu de l'impudicité, du désordre moral dans tous ses aspects. Loin de moi la prétention de faire un compte rendu biblique dans les limites d'un petit paragraphe, mais il me semble qu'il y a généralement une opposition entre le monde urbain et le désert et la solitude. Convoquons les deux grands appels de la Bible. Abraham doit quitter sa ville pour devenir un pèlerin et un apatride. C'est au désert qu'Israël reçoit la Loi. Jésus, déclaré fils de Dieu au Baptême, est immédiatement conduit par l'Esprit Saint au désert pour affronter le tentateur, mais plus profondément pour faire l'expérience de son identité de fils de Dieu. Et il poursuivra sa route à l'image d'Abraham, comme un apatride qui n'a pas pierre où reposer sa tête, pour être condamné à mort dans la ville de Jérusalem. Le livre aux hébreux parle de tous ces grands témoins de la foi comme ceux qui ont confessé n'être que des étrangers et résidents temporaires sur terre. Si la ville est la sédentarisation, la marche par la foi implique l'itinérance.

Après ce constat biblique on peut aussi se demander ce que représente la ville pour nous. Du béton, des populations qui s'agglutinent, des quartiers et des belles résidences, des mouvements de foule, la concentration de la consommation, l'anonymat et la perte d'identité, de solidarité. Tout cela mais pas que. Car la ville, c'est le lieu où l'on peut aussi vivre ensemble, on l'on doit vivre ensemble où l'on doit s'y exercer. Et de ce point de vue, c'est un lieu d'apprentissage de soi car il est difficile et exigeant. On apprend forcément beaucoup plus sur soi en vivant avec les autres qu'en se retirant dans le désert. Oui, c'est un chemin exigeant, car il appelle chacun à se décentrer pour vivre dans la recherche du bien commun, concept d'Aristote repris par Thomas d'Acquin. Tout ce qui diffère des égoïsmes, des esprits

de parties, des luttes d'intérêt et etc.... Tout ce qui manque à notre société qui a totalement perdu le sens du bien commun, à son plus grand malheur.

La ville est un lieu que les hommes peuvent se construire mais qu'ils ont du mal à habiter. C'est pour cela que Dieu donne une loi à Israël, mais pendant la période du dessert, avant qu'il entre sur la terre promise. La loi est donnée préalablement à la terre. Le peuple de Dieu doit apprendre à vivre la loi, à comprendre ses institutions, à recevoir ses institutions, pour ensuite pouvoir vivre ensemble. C'est la Loi, les institutions qui font le peuple, qui font de ces hommes, de ces familles, de ces tribus disparates, un peuple capable de vivre ensemble, ce qui ne va pas de soi.

Et voilà que le livre de l'Apocalypse se termine avec la révélation d'une ville, qui n'a plus rien à voir avec celle de Caïn ou de Babel. Une ville où il n'y a plus de temple, car il n'y a plus besoin d'institution, Dieu sera pleinement en tous et le Christ victorieux offrant la vie nouvelle à travers la source d'eau vive. Une ville demeure, toute différente de celles des hommes, dont on peut dire aujourd'hui avec Eric Maurin qu'elle crée de l'apartheid, ou avec Jacques Donzelot qu'elle est en train de se défaire et la société avec. Cette ville qui n'était pas un projet de création, devient un projet de rédemption. Cette ville, Dieu ne la voulait pas, les hommes en ont fait quelque chose de terrible, Dieu la réhabilite. Dans cette réhabilitation qui ne connaît pas d'institution, il nous est dit que c'est non seulement la relation avec Dieu qui est guérie mais aussi, les relations entre êtres humains. Ils sont désormais capables de vivre en harmonie.

Alors bien sûr, l'Apocalypse n'est pas un livre historique qui nous parle du jour de la fin. C'est un livre prophétique et poétique qui nous parle de la finalité de l'homme et de la création. Mais en nous parlant de cette destination ou la ville trouve sa place, peut-être nous invite-t-il à nous réconcilier avec nos villes qui vont si mal. Peut-être ce livre nous invite-t-il à rêver nos villes et à retrouver un courage pour les reconstruire différemment. Platon a écrit son rêve pour la République, Thomas Mann a décrit sa citée idéale dans son Utopie, Martin Luther-King a parlé de ses rêves ... Ou peut-être faut-il renouer avec la force d'inspiration que peuvent être les rêves et l'utopie. Comme l'a écrit Jacques Ellul de qui j'ai beaucoup emprunté aujourd'hui : « *Dieu ne reprend pas sa grâce, mais il reprend le projet de Caïn, projet d'une ville et l'habite par son fils victorieux* ».

La cité idéale n'existe pas, mais Christ est mort et ressuscité au cœur d'une ville. Au cœur de la ville, de toutes les villes, il est présent et il fait grâce. Le savoir et le confesser ne change peut-être pas notre réalité, mais elle change notre regard et surtout notre façon de nous projeter. La peur n'a plus sa place, c'est même tout le contraire : dans tout ce que nous essayons de construire ou de reconstruire, il est présent, il nous rencontre et il nous renouvelle. Encore faut-il s'engager pour le découvrir. Amen.